

## X

C'était par un clair et froid jour d'automne. Un jeune homme, ayant l'aspect d'un étudiant, se promenait lentement dans les allées du jardin de la cour à Dusseldorf. Quelquefois, comme par humeur enfantine, il repoussait du pied les feuilles roulées qui couvraient le sol; mais d'autres fois il levait douloureusement les yeux vers les branches desséchées des arbres qui soutenaient encore quelques petites feuilles jaunies. Cette vue lui rappelait les paroles de Glaucus :

Comme les feuilles dans les bois, ainsi vont les races des hommes ;  
Le vent jette à terre et dessèche les feuilles, et au printemps  
Il vient d'autres feuilles, d'autres bourgeons ;  
Ainsi la race humaine ! celui-là vient, l'autre passe.

En des jours écoulés le jeune homme avait levé ses regards sur ces arbres avec d'autres pensées : c'était alors un petit garçon, cherchant des nids d'oiseaux et des hannetons, qui lui plaisaient fort lorsqu'ils bourdonnaient et se réjouissaient de cette belle vie, contents d'une savoureuse feuille verte, d'une goutte de rosée,

d'un chaud rayon de soleil et de la douce odeur des herbes. Dans ce temps-là, le cœur de l'enfant était aussi joyeux que ces légers insectes. Depuis, son cœur était devenu vieux : le soleil n'y pénétrait plus, les fleurs n'y répandaient plus de parfum ; le doux rêve de l'amour y était même effacé. Dans ce pauvre cœur ne se trouvait plus rien que courage et chagrin, et pour tout dire, pour dire ce qu'il y a de plus douloureux, ce cœur, c'était le mien.

Ce même jour, j'étais revenu dans ma vieille ville natale ; mais je ne voulais pas y passer la nuit, et mes désirs m'appelaient à Godesberg, pour m'asseoir aux pieds de mon amie, et parler de la petite Véronique. J'étais venu visiter mes chers tombeaux. De tous mes amis, de tous mes parents je n'avais plus retrouvé personne : ils étaient morts ou ils avaient quitté la ville. Si je retrouvais d'anciennes figures dans les rues, elles ne me reconnaissaient pas, et la ville elle-même semblait me regarder avec des yeux étrangers. Un grand nombre de maisons avaient été repeintes ; des visages nouveaux se montraient aux croisées ; autour des vieilles cheminiées voltigeaient des moineaux décrépits. Tout semblait aussi mort et cependant aussi frais que les herbes qui poussent dans un cimetière ! Où jadis on parlait français, on entendait la langue prussienne ; une petite cour prussienne s'était même nichée en ce lieu, et les gens portaient des titres singuliers. Le coiffeur de ma mère était devenu le coiffeur de la cour. On voyait surtout des tail-

leurs de cour, des cordonniers de cour, des cabaretiers de la cour. Toute la ville semblait un hôpital pour des fous de la cour. Le vieil électeur seul me reconnut. Il était toujours à son ancienne place, mais il semblait devenu plus maigre; c'est que, sur cette place, il avait vu toutes les misères du temps, et qu'un pareil aspect n'engraisse pas. J'étais comme au milieu d'un rêve, et je pensais à la légende des villes enchantées. Je courus à la porte de la ville pour ne pas m'éveiller trop tôt. Il manquait plus d'un arbre au jardin de la cour, plus d'un était pourri, et les quatre grands peupliers, qui m'apparaissaient autrefois comme des géants verts, étaient devenus petits. Quelques jolies filles se promenaient, parées, bariolées et semblables à des tulipes ambulantes. Je les avais connues, ces tulipes, quand elles n'étaient que de petits oignons. Nous étions enfants du même voisinage, et j'avais joué avec elles au jeu de *Madame monte à sa tour*. Mais les belles filles, que j'avais vues comme des boutons de roses, hélas! elles étaient devenues des roses fanées, et sur plus d'un front élevé dont la fierté charmait mon cœur, Saturne avait découpé avec sa faux de profondes rides. L'humble salut d'un homme que j'avais connu riche et distingué, et qui était tombé jusqu'à la condition de mendiant, m'émut profondément. Comme partout, dès que les hommes sont en train de tomber, ils subissent les lois de Newton, et gravitent vers la misère avec une rapidité toujours croissante. Un seul personnage paraissait peu

changé. C'était le petit baron, qui sautillait gaiement, comme jadis, le long du jardin de la cour, levant d'une main la basque de son habit, et agitant de l'autre sa mince canne de jone. Il avait toujours la même petite figure amicale, dont les couleurs s'étaient concentrées sur le nez; c'était aussi le petit chapeau rond, la petite queue d'autrefois, seulement de petits cheveux blancs avaient remplacé les petits cheveux noirs dont elle se composait; mais, quelle que fût sa gaieté apparente, j'appris cependant que le pauvre baron avait essuyé beaucoup de traverses. Son visage avait beau vouloir le cacher, les petits cheveux blancs de sa petite queue le trahissaient par derrière; mais la petite queue elle-même semblait cependant vouloir dissimuler, tant elle frétillait avec aisance.

Je n'étais pas fatigué, mais j'éprouvai l'envie de m'asseoir encore une fois sur le banc de bois où jadis j'avais gravé le nom de la jeune fille que j'aimais. J'eus peine à retrouver ces lettres, tant on y avait inscrit de nouveaux noms. Hélas! un jour je m'étais endormi sur ce banc, et j'y avais rêvé d'amour et de bonheur; « les songes sont des mensonges. » Les anciens jeux de mon enfance revinrent tous à ma pensée, et les anciennes et belles légendes; mais un jeu nouveau et faux, une nouvelle et affreuse légende se mêlait à tous ces souvenirs. C'était l'histoire de deux pauvres âmes qui devinrent infidèles l'une et l'autre, et qui poussèrent dans la suite la déloyauté au point de trahir le bon Dieu même. C'est

une fâcheuse histoire, et quand on n'a rien de mieux à faire, on pourrait bien en pleurer. O Dieu! autrefois la terre était si belle, et les oiseaux chantaient tes louanges éternelles, et la petite Véronique me regardait d'un œil tranquille, et nous allions nous asseoir devant la statue de marbre, sur la place du château... D'un côté s'élevait le vieux château dévasté, où il revient des spectres, où, la nuit, se promène une dame sans tête, vêtue de soie noire avec une longue queue flottante; de l'autre côté est un grand édifice blanchi, dont les appartements supérieurs sont remplis de tableaux aux cadres éclatants, et en bas sont rangés des milliers de livres que moi et la petite Véronique nous examinions avec curiosité, lorsque la pieuse Ursule nous élevait sur ses bras à la hauteur des fenêtres... Plus tard, ayant grandi, je gravis les hautes échelles, je descendis les livres, et j'y lus si longtemps que je ne craignis plus rien, surtout fort peu les femmes sans tête; et je devins si savant, que j'oubliai tous les anciens jeux, et les légendes, et les images, et la petite Véronique, et même jusqu'à son nom.

Tandis qu'assis sur le vieux banc du jardin de la cour, je rétrogradais en rêvant dans le passé, j'entendis derrière moi des voix confuses qui s'apitoyaient sur le sort des pauvres Français pris dans la guerre de Russie, qui avaient été traînés comme prisonniers en Sibérie, qu'on y avait retenus plusieurs années, bien que la paix fût faite, et qui s'en revenaient seulement alors dans leur patrie. Lorsque je levai les yeux, j'aperçus en effet ces

orphelins de la gloire. La misère nue apparaissait à travers les trous de leurs uniformes déchirés; mais avec leurs visages défaits, leurs yeux enfoncés et plaintifs, dans leur démarche chancelante, et quoique mutilés et boitant pour la plupart, ils gardaient cependant toujours la marche et le pas militaire, et, chose bizarre! un tambour avec sa caisse marchait se trainant à leur tête. Ma première pensée se reporta avec une terreur secrète à l'histoire merveilleuse des soldats qui, tombés le jour dans les combats, se lèvent à minuit sur les champs de bataille et reprennent, tambour en tête, la route de leur pays; à cette vieille et triste chanson populaire:

A minuit, les ossements se lèvent,  
Tous ces morts reprennent leurs rangs,  
Le tambour battant marche en tête,  
Tran, tran, trall, trall, trall,  
Ils passent la maison de la belle.

Vraiment le pauvre tambour français semblait sortir à demi consumé de la tombe. Ce n'était qu'une petite ombre couverte d'une capote grise, sale et grasse; un visage jaune et mort, avec une grande moustache qui tombait douloureusement sur des lèvres livides; les yeux semblaient des tisons éteints où pointaient encore quelques étincelles, et cependant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Legrand.

Il me reconnut aussi; il m'attira près de lui sur le gazon, et nous nous y retrouvâmes assis comme jadis, lorsqu'il me professait sur le tambour la langue fran-

caisse et l'histoire moderne. C'était toujours la vieille caisse bien connue, et je ne pouvais assez admirer comment il avait pu la défendre contre la rapacité russe. Il tambourina encore comme autrefois, sans parler toutefois. Mais si les lèvres restaient sévèrement serrées, ses yeux, qui brillaient d'un air vainqueur lorsqu'il jouait les anciennes marches, ne s'exprimaient qu'avec plus d'éloquence. Les peupliers près de nous tremblèrent lorsqu'il fit de nouveau retentir la sanglante marche de la guillotine. Il tambourina aussi comme autrefois les vieux combats de la liberté, les anciennes batailles, les exploits de l'empereur, et il semblait que la caisse fût un être animé qui se réjouissait d'exprimer son bonheur intime. J'entendis de nouveau le grondement du canon, le sifflement des balles, le bruit des armes; je revis le courage héroïque de la garde, les drapeaux tricolores, je revis l'empereur à cheval... Mais insensiblement se glissa un ton sinistre au milieu de tous ces joyeux roulements; du fond du tambour s'échappaient des sons où l'allégresse la plus vive et le deuil le plus profond étaient confondus; il semblait que ce fût à la fois une marche triomphale et une marche funèbre; les yeux de Legrand s'ouvraient largement comme des yeux de spectre, et j'y voyais un vaste champ de glaces, blanc et uni, et couvert de cadavres... Il battait la bataille de la Moskowa.

Je n'aurais jamais pensé que cette vieille et rude caisse de tambour pût rendre des accents aussi plaintifs que

ceux qu'en tirait en ce moment M. Legrand. C'étaient des larmes tambourinées, et elles résonnèrent toujours plus doucement, et, comme un sombre écho, elles se répétèrent en profonds soupirs dans la poitrine de Legrand. Et celui-ci devint de plus en plus faible; il prit de plus en plus l'apparence d'un spectre, ses minces mains tremblaient de froid; il semblait rêver, et n'agitait plus que l'air avec ses baguettes. Enfin il tendit l'oreille, comme pour écouter des voix dans l'éloignement, puis me regarda d'un œil profond, inquiet et suppliant... Je le compris... Puis, sa tête tomba sur le tambour.

M. Legrand n'a plus jamais battu le tambour dans cette vie. Son tambour n'a plus rendu un seul son dans ce monde. Il ne devait pas servir à rallier les ennemis de la liberté... J'avais très-bien compris le dernier regard, le regard suppliant de Legrand. Je tirai aussitôt l'épée que je porte dans ma canne, et je perçai la peau du tambour.